

«Tira Dan Cin Vaaler tomba sur le dos, droite, lourde, aussi rigide que du bois, et là non plus il n’y eut aucun bruit. Odia vit tout le monde se précipiter sur le corps. Seul Cin Vaaler la prit dans ses bras. Olida Ter se jeta sur son ventre, Pavel Tel lui prit la main. Les deux servantes étaient à ses pieds. Sans un son. Dans le silence. Odia les voyait mais elle n’y croyait pas. Cela ne pouvait pas être réellement en train de se produire. C’était un cauchemar. Ce ne pouvait être qu’un cauchemar. Ce ne pouvait pas être réel. Le réel était fait de formes, de couleurs, d’odeurs, de textures et de sons. Si une sensation manquait, c’était que ce qui se produisait était faux, que c’était une illusion, un fragment incohérent de son imagination. C’était ça! Ça ne pouvait pas être vrai. C’était impossible que ce qu’elle voyait fût vrai. Comment tout cela aurait-il pu se produire sans son ni cri?

Elle sentit une sensation d’humidité glisser le long de son cou. Elle y porta sa main et l’essuya. D’où cela pouvait-il provenir? Elle leva les yeux au ciel. Les nuages étaient absents. Encore une preuve que c’était une illusion: comment pouvait-il pleuvoir s’il n’y avait aucun nuage?

La sensation sur son cou reprit. Elle pesta, mais n’entendit rien. C’était normal. Dans le rêve dans lequel elle était, il n’y avait aucun son.

Elle tourna la tête pour tenter de trouver d’autres indices sur l’illusion dans laquelle elle se trouvait. Elle regarda en direction des Cin Vaaler. Heide Ilin la regardait, les yeux écarquillés, emplis d’horreur. Ses lèvres bougèrent sans qu’aucun son n’en sortît. Elle tendit la main vers la jeune femme, vit sur le bout de ses doigts une étrange couleur rosâtre. Elle frotta ses doigts entre eux. Le liquide collait. Elle s’essuya de nouveau le cou, regarda une seconde fois. Le rose avait disparu. Un rouge intense avait pris sa place. Un sifflement naquit au fond de son crâne. D’où provenait-il? Elle tourna la tête pour en trouver l’origine. Une seconde plus tard, le son vociféra dans tout son être. Puis la lumière disparut.

Elle se réveilla dans un choc et pendant un instant elle crut que c’était le matin, qu’elle avait dormi trop longtemps, et puis elle vit Fin Gea penchée sur elle et sentit les genoux de Heide Ilin sous sa tête. Le ciel était teinté de rose et d’ocre. C’était encore le soir. Elle se redressa. Elle vit son maître accroupi, tenant dans ses bras le visage mutilé de sa femme. Elle n’avait pas rêvé. Elle voulut se lever mais elle retomba, soutenue dans sa chute par Fin Gea. Odia concentra son attention sur elle. Elle vit les lèvres de sa camarade bouger, mais il n’y avait encore rien qui en sortait. Elle voulut parler mais les sons étaient des coups à l’intérieur de son crâne. Fin Gea lui fit signe de ne pas bouger, alla jusqu’à la table sur laquelle elle prit un petit

bloc de papier qui servait à compter les points aux jeux et écrivit sur lui: *Tu saignes des oreilles. Tu n'entends pas. Je vais chercher de l'eau pour nettoyer ses blessures. Reste allongée.* Odia hochait la tête et se reposa sur les genoux de Heide Ilin. Que s'était-il passé? Elle se souvint de l'image de Dem Cin Vaaler, debout et pourtant déjà morte. Qu'est-ce qui avait bien pu causer ça? Il y avait eu une lumière, et puis un courant d'air très fort. Rien d'autre. Elle voulut toucher ses oreilles mais Heide Ilin l'en empêcha. Elle sentait que quelque chose la démangeait. Cela prenait de plus en plus de place dans sa tête. Elle ne parvenait à penser à rien d'autre. Il y avait eu la lumière, le courant d'air, et la démangeaison, de plus en plus de la démangeaison. C'était sur son oreille et dans son oreille, si loin que c'était comme si c'était dans sa gorge. Et ça grandissait de plus en plus. Elle ressaya de se gratter mais Heide Ilin l'en empêcha encore une fois, lui tenant les mains pour qu'elle ne puisse toucher. Pourquoi ne le pouvait-elle pas? Ça lui faisait mal! C'était presque insupportable!

Fin Gea rentra dans son champ de vision, un seau et une serviette avec elle qu'elle posa sur le sol avant de reprendre le carnet et d'écrire de nouveau dedans. Puis elle le montra à Odia: *je dois verser de l'eau dans tes oreilles pour évacuer le sang. Tu ne dois pas bouger. Mets-toi sur le flanc.* Odia s'exécuta. Elle sentit que Fin Gea s'asseyait sur elle, lui bloquant les bras, puis qu'elle prenait de l'eau du seau et qu'elle penchait le verre au-dessus d'elle.

Un coup de couteau dans ses tympans. Une déflagration qui la transperce de par en par, qui efface tout excepté elle-même. La douleur. Rien d'autre que la douleur. Sauvage. Omnitruante. Elle cria, hurla, gueula. Elle sentait sa gorge se déchirer, ses poumons péricliter, mais rien ne sortait de sa bouche. Elle se débattit, commanda à ses muscles de la sortir de cette torture mais les mains de Heide Ilin l'en empêchaient, la maintenaient, prisonnière de cette douleur qui dévorait la terre entière. Et l'eau continuait de déchirer l'intérieur de sa tête. Avec chaque goutte qui rentrait c'était une éternité qui s'ajoutait à la précédente. C'était des coups qui broyaient tout. Elle n'avait plus de corps. Plus de pensées. Plus de passé ni d'avenir. Il n'y avait que la douleur qui l'éblouissait et faisait d'elle son esclave. Elle revit la cabane dans laquelle elle avait habité et les ombres qui avaient déchaîné la tempête et tué ses parents et les rues et la peur de se faire découvrir et frapper et déchirer. Elle sentit son estomac s'ouvrir et vomir et alors elle entendit son propre cœur tambouriner dans sa poitrine et ses propres cris, comme un enfant qui naît.

Elle sentit que les deux jeunes femmes la tournaient. Elle se débattit de plus belle. Elles voulaient faire la même chose avec l'autre oreille. L'effroi s'empara d'elle. Elle ne le

voulait pas. Elle ne le supporterait pas.

«Pitié! Pitié arrêtez vous êtes en train de me tuer» gémit Odia. «Pitié arrêtez!»

Fin Gea se souleva et Heide Ilin tourna Odia et la servante la mordit pour se défaire de son emprise mais sa camarade ne la lâcha pas. Le sifflement la déchira presque en deux. Il n'y avait plus que lui, plus que ce son dans ce monde de douleurs qui la transperçait de milliers d'aiguilles incandescentes. Elle entrouvrit les yeux, et dans la brume de ses larmes, elle put voir la porte de la maison entrouverte, et dans l'obscurité la table où ils avaient été assis pour manger, et sur cette table il y avait la tasse dans laquelle elle avait bu son thé, cette tasse que sa maîtresse lui avait demandé de laisser sur place. Elle regarda sa tasse, se focalisa sur elle, effaça tout le reste. Il n'y avait plus rien que cette tasse. Tout le reste pouvait disparaître mais tant que cette tasse resterait sur cette table, elle, Odia, continuerait de vivre. Cette tasse était elle. Elle était sur la table, à l'abri du dehors, à l'abri de la douleur et de l'image du visage concassé de sa maîtresse et rien ne pouvait l'atteindre. Elle était en sécurité. Elle était en paix.

Fin Gea se leva, le seau coincé contre son corps par son bras gauche, et lui tendit la main. Odia la prit et dans sa poigne elle sentit à quel point elle était faible. Heide Ilin derrière elle la tenait par les épaules, puis vint se placer à sa droite et la soutint pour la porter jusqu'à une chaise sur laquelle elle s'assit. Elle n'entendait toujours rien, mais plus de la même manière. Tous les sons semblaient étouffés à l'extrême tout en laissant pourtant une marque dans le monde, comme s'ils s'étaient transformés en laine qui venait tapoter contre les parois de son attention. Leur origine aussi avait changé. Elle ne pouvait pas définir d'où provenait ce qu'elle *entendait*, mais elle pouvait, si elle se concentrait suffisamment, découvrir qui faisait vibrer l'air que ses oreilles ressentaient. Elle pouvait voir que Fin Gea tentait de lui parler mais elle ne savait pas ce qu'elle lui disait. Odia tenta de parler pour expliquer ce qu'elle était en train de vivre, mais chaque mouvement d'air dans sa gorge était comme une décharge dans son cerveau. Elle baissa les yeux, les mains contre ses oreilles. Les textures cessèrent.

Il se passa plusieurs minutes sans qu'Odia ne sorte d'elle-même, puis elle leva les yeux pour retrouver la scène de son présent. Tout le monde était immobile. Les deux servantes à ses côtés, la famille Cin Vaaler autour de leur défunte. La mort de Dem Cin Vaaler les avait tous coupés du monde extérieur. Rien d'autre n'avait d'importance. Il n'y avait que leur peine. Ils n'avaient rien d'autre.

Lorsqu'Olida Ter la première se sépara du corps de sa mère, son visage avait la

pâleur de l'abandon. Elle rentra dans la maison et en ressortit quelques instants plus tard avec une couverture qu'elle posa à côté du corps et auprès de laquelle elle s'agenouilla de nouveau, attendant que son père et son frère aient fini pour en recouvrir le corps. Il fallut encore dix minutes pour que Pavel Tel s'en écarte, les yeux rouges et les épaules affaissées, abattu. Puis vint le tour de leur père qui embrassa la joue droite de sa femme, puis ils prirent la couverture et en recouvrirent les restes de celle qu'ils aimaient. Toujours à genoux, ils prirent de longues et difficiles inspirations pour tenter d'atténuer leurs sanglots. Enfin, Olida Ter prononça quelque chose et retourna dans la maison. Fin Gea prit le carnet et écrivit à l'adresse d'Odia:

*Prenez les sacs. Nous partons.*

Chacun se leva, excepté Seur Cin Vaaler qui ne pouvait se résoudre à laisser derrière lui le corps de sa femme, alla chercher les affaires qu'ils avaient préparées durant l'après-midi et revint dans le jardin, attendant de plus amples instructions sur leur conduite future. Pour Odia, cette action pourtant si simple fut une épreuve infinie, car chaque pas était pour elle une lutte contre la gravité. Il lui semblait qu'à chaque pas elle tombait. Ses yeux et son corps lui renvoyaient des informations qui entraient en contradiction avec ce que ses impressions lui signalaient, aussi avançait-elle les mains devant elle comme si elle naviguait dans le noir, assurant son appui avec lenteur jusqu'à ce que, son épaule posée contre le cadre de la porte, elle soufflât, rassérénée de pouvoir se maintenir sans risquer la chute. Toutefois, elle sentait qu'ainsi elle était inutile, qu'elle ne parviendrait ni à accomplir la simple tâche qui lui avait été demandée, ni à cesser d'être autre chose qu'un poids pour les autres. Face à son impuissance elle se résigna, se laissa glisser jusqu'au sol et retourna à quatre pattes vers la chaise sur laquelle elle avait été assise, tentant le plus possible de ne pas vomir sous l'effet du tourbillon que le réel était devenu. De retour sur sa chaise, elle respira longuement, tenta de retrouver ses esprits, les paupières closes et les mains sur les tempes, essayant de ne pas penser à tout ce qui l'entourait, à son état de vulnérabilité extrême qui alourdissait encore plus la fragilité de ceux qui l'entouraient, à la souffrance de cette famille que l'inconnu avait amputé. Elle serra les dents et se maudit, maudit sa petitesse, maudit son impuissance, maudit la dépendance qu'elle était en train d'imposer à ceux qu'elle aurait dû être en train d'aider le plus possible. D'un coup tout son passé de servitude qui, moins d'une heure auparavant, lui avait semblé être la quintessence de sa vie, se transforma en une malédiction: toute sa vie n'avait été qu'impuissance; impuissance à empêcher la mort de ses parents, impuissance à pouvoir vivre par elle-même; impuissance à pouvoir empêcher la mort de celle qu'elle aimait comme sa mère.

Impuissance. Toute sa vie n'avait été qu'impuissance. La colère s'empara de ses pensées et afflua dans ses poings et elle tomba sur le sol devant elle et elle le frappa aussi fort qu'elle le put, une fois, deux fois, trois fois, sentant les muscles de ses mains la supplier d'arrêter mais continuant pourtant, hurlant sa rage contre elle-même et contre le monde qui l'avait faite ainsi jusqu'à ce qu'elle sente une présence auprès d'elle et des sons la toucher, des sons qu'elle ne pouvait pas recevoir qui lui rappelaient sa faiblesse et amplifiaient plus encore la frustration qu'elle ressentait face à sa nature même. À quoi servait-elle? À quoi avait-elle jamais servi, si ce n'était qu'être un poids?! Pourquoi n'était-elle pas morte à la place de sa maîtresse? Elle aurait su quoi faire, elle. Elle serait passée outre sa douleur et son handicap, elle en était certaine. Elle ne se serait pas laissé abattre, elle! Elle aurait agi comme si de rien n'était! Elle aurait su cacher son état et aider les autres plutôt que de n'être qu'un poids mort!

Mue par sa rancœur contre elle-même elle repoussa la personne qui tentait de la reconforter et cria qu'ils l'abandonnent, qu'ils quittent ce lieu et qu'ils trouvent refuge loin d'elle pendant qu'ils le pouvaient encore. Elle hurla qu'ils fuient une fois, deux fois, trois fois, encore et encore même si elle n'entendait rien de ce qu'elle disait. Que lui importait qu'elle s'entende!? Que lui importait que quiconque l'entende!? Elle ne servait à rien. Elle était inutile. Pire! Elle était une menace pour eux, l'élément qui les perdrait tous s'ils restaient près d'elle.

Elle sentit une main se glisser sous son menton pour lui faire redresser le visage et une gifle la foudroya et la fit rouler sur l'herbe. Elle leva les yeux et vit Olida Ter là où elle s'était tenue juste avant, les yeux remplis de larmes et le visage incandescent qui la fixait, animée d'une telle colère qu'il sembla à Odia qu'elle allait se jeter sur elle et la tuer si elle prononçait un mot de plus. Puis elle se leva, détourna son regard d'Odia et articula quelque chose qu'elle accompagna d'un geste de la main qui provoqua la réaction de tout le monde: Pavel Tel, Fin Gea et Heide Ilin chargèrent sur leurs épaules les sacs qui avaient été collectés et Seur Cin Vaaler se dirigea d'un pas prompt vers la maison dans laquelle il disparut. Enfin, Olida Ter se pencha vers Odia, se força à sourire et tendit une main vers sa servante, l'invitant à la saisir afin de se remettre debout. Odia, humiliée par sa propre faiblesse, hésita un instant, mais Olida Ter saisit sa robe au niveau de l'épaule et la força à se redresser puis lui prit la main, la posa à la racine de son cou, se tourna et commença à marcher vers sa demeure. Odia la suivit, vaincue. Elle jeta un dernier regard au corps étendue de sa maîtresse défunte que la couverture recouvrait et pénétra dans la maison où tout le monde se trouvait. Givot Pla Cin Vaaler était au niveau de la porte d'entrée, cette dernière légèrement entrouverte, et regardait de chaque côté

afin de vérifier si la voie était dégagée. Après quelques secondes, il se retourna vers sa famille, dit quelque chose et sortit, suivi par Pavel Tel, Heide Ilin et Fin Gea, et enfin Olida Ter qui guidait Odia.

Dans la rue, les gens courraient. Tous dans la même direction. Le coeur de la ville. Parmi les corps en mouvement, Odia en vit plusieurs à la démarche chancelante, aux postures courbées, aux vêtements colorés par le sang. D'autres qu'eux avaient été frappés par ce qui avait tué sa maîtresse et lui avait pris ses oreilles. Pris dans son observation elle trébucha presque mais fut rattrapée par Olida Ter qui reposa immédiatement sa main sur son épaule et continua son mouvement, accélérant le pas afin de rattraper son groupe. Odia lutta pour suivre le mouvement tout en combattant une nausée qui grandissait à chaque pas, amplifiée par les mouvements erratiques des individus autour d'elle. Elle porta sa main à sa bouche pour réprimer un vomissement qui menaçait de la vaincre, ferma les yeux un instant, trébucha, tomba et roula sur quelques mètres avant de s'immobiliser, en boule, au milieu du courant de plus en plus grand des habitants qui passaient tout autour d'elle. Certains l'esquivèrent de peu, d'autres l'insultèrent, aucun ne s'arrêta pour l'aider exceptée Olida Ter qui était revenue sur ses pas et l'aidait une nouvelle fois à se remettre sur pieds. Elle la soutint, se glissa sous son bras droit tandis que de son bras gauche qu'elle enroula autour de la taille d'Odia elle la guida en avant vers la petite place de quartier où le reste de leur famille les attendait.

Lorsqu'elle dépassèrent l'angle des bâtiments, Odia se rendit compte de l'ampleur de la situation: des centaines de personnes s'étaient spontanément réunies ici, formant des îlots compacts seulement séparés des autres par de fines veines dans lesquelles se frayer un chemin impliquait de jouer des coudes et d'être poussé en retour. Toujours privée de son audition, Odia pouvait cependant deviner le vacarme ambiant par les visages qu'elle voyait, des visages habités par la peur, l'incompréhension, la douleur, mais aussi par le deuil qui avait semblait-il frappé plus que leur seul domaine. Des personnes avaient des blessures à la tête que des bandages de fortune recouvraient parfois de manière plus ou moins efficace. Des gens avaient des atèles à un bras ou une jambe. Des enfants s'époumonaient, terrorisés, dans les bras de leurs parents ou sur leur dos. Certains groupes étaient plus compacts que d'autres et grignotaient quelques maigres collations emportées à la va-vite tout en repoussant non sans animosité les personnes qui se risquaient à venir leur mendier un morceau de galette ou de pain. Voyant cela, la famille Cin Vaaler choisit de se déplacer à la périphérie de la zone, trouvant refuge sous une des arches qui donnait sur une galerie dont le mur donnait en direction de l'éclair qui les avait frappés. Ils y

trouvèrent suffisamment de place pour s'y glisser et s'asseoir en cercle afin de tenir conseil. Heide Ilin plaça le sac qui contenait la nourriture qu'ils avaient emportée entre eux et en sortit discrètement des fruits secs pour tous. Odia frota ses oreilles. Elles lui faisaient de plus en plus mal. Fin Gea la remarqua, plongea sa main dans le sac pour en retirer une des gourdes de métal remplie d'eau et signifia à son amie de l'aider. Odia voulut leur échapper mais Pavel Tel, anticipant son geste, la retint en lui saisissant le poignet gauche, la forçant à rester où elle était. Trop faible pour lutter, elle se laissa faire, redoutant le moment où l'eau réveillerait ses blessures.

Cette seconde fois ne fut pas aussi douloureuse que la première mais la laissa à demi inconsciente d'épuisement et à demi reconnaissante, car les soins de ses amies commençaient à porter leurs fruits. Le sifflement était toujours là, mais lointain, comme un courant d'air dans l'entrebâillement d'une porte, et au travers de ce son, elle parvenait à saisir les sons, un peu plus proches, perdus dans une brume cotonneuse qui affadissait tout mais distincts les uns des autres, suffisants pour qu'elle puisse comprendre la conversation qui se tenait à côté d'elle.

«Où allons-nous» demanda Pavel Tel à son père. Sa voix était grave, amère. Ses yeux étaient rouges, au bord des larmes. Il était évident qu'il faisait tout son possible pour ne pas sombrer de nouveau dans la tristesse qu'avait provoqué la mort de sa mère.

«Je pense qu'il serait sage de nous rendre dans le vieux quartier, sans doute à la mairie. C'était un fortin militaire avant que la ville ne se développe. Nous serons à l'abri là-bas.

- Non.»

C'était Olida Ter qui venait de parler. Elle ne regardait pas son père. Elle ne regardait personne. Elle fixait le sol, juste devant elle, son visage paré de ce masque de froide contemplation qu'elle revêtait à chaque fois qu'elle plongeait en elle pour rassembler les informations qu'elle possédait sur un sujet avant de rendre son implacable verdict

«Pourquoi non» lui demanda son père. «C'est notre meilleure option. C'est là que se trouve la garnison. C'est sans doute l'endroit le plus sûr de toute la ville. Et puis, c'est exactement à l'opposé de l'endroit d'où provenait l'éclair qui... qui...» sa lèvre inférieure se mit à trembler. Il était évident qu'il faisait lui aussi un effort immense pour ne pas se laisser rattraper par la douleur.

«Ça devrait l'être, en effet.

- Dans ce cas, pourquoi penses-tu que ce n'est pas une bonne idée?

- Je ne sais pas encore. C'est plus une intuition qu'autre chose... Mais oui, tu as sans doute raison. Toute cette situation m'empêche de réfléchir clairement» dit-elle à voix basse. «N'empêche... quelque chose en moi me dit que c'est dangereux d'y aller.

- Écoute» lui dit Seur Cin Vaaler en approchant son visage de celui de sa fille, «nous avons tous peur, et la peur peut nous faire prendre de mauvaises décisions. C'est pour cela que nous devons agir de manière logique. L'éclair...» il fit une pause, la réminiscence de ce qui s'était passé obscurcissait sans doute ses pensées, puis reprit: «L'éclair que nous avons vu venait de la limite nord-est de la ville. Nous devons nous éloigner d'elle le plus possible. Une fois arrivée à la garnison, nous verrons ce que nous ferons. D'accord? Les autorités sont sans doute déjà en train de réfléchir à un moyen d'évacuer la cité.»

Olida Ter acquiesça d'un mouvement de tête mais son regard trahissait son appréhension, son indécision. Pavel Tel, conscient que sa soeur s'était isolée dans ses pensées, avala le reste de des fruits secs qu'il tenait encore dans sa main, puis accompagna son père qui venait de se lever et chargea sur son dos le sac dont il avait reçu la responsabilité. Heide Ilin tendit une main en direction d'Odia afin de l'aider à se lever, mais cette dernière la repoussa du bout des doigts. Elle voulait essayer de se tenir debout par elle-même afin de leur montrer qu'elle était de nouveau indépendante et qu'ils pouvaient ainsi cesser de se soucier d'elle. Elle se releva, testa son équilibre. Elle pouvait sentir que ses jambes tremblaient, non de faiblesse mais d'incohérence entre le monde et sa perception de celui-ci, mais elle dissimula son malaise. Elle voulut prendre un des sacs mais les deux servantes l'en empêchèrent, lui disant qu'elles pouvaient se charger de les porter sans problème. Olida Ter se leva à son tour, et le groupe entreprit de traverser la place en direction de leur objectif.

La densité de personnes s'était encore accrue depuis leur arrivée. Il était impossible pour eux de marcher en ligne droite vers le côté opposé de la place. Ils longèrent donc les murs nord puis ouest, contournant les groupes de personnes qui se tenaient serrés les uns contre les autres, creusant presque un chemin au travers de la masse comprimée qui sentait la transpiration et la peur, qui vibrait au son des pleurs et des sanglots. Parfois, un prénom était lancé au travers de la foule par une voix paniquée, des cris de détresse résonnaient, des suppliques étaient lancées, et face à toutes ces démonstrations de douleur, l'ignorance constituait leur seule réponse. Le coeur d'Odia se serra à cette pensée: il avait fallu moins d'une heure pour transformer une population heureuse et soucieuse de son prochain en un désert inhumain.

Après plusieurs minutes à fendre le groupe compact qui peuplait la place, la famille

Cin Vaaler arriva à une petite ruelle de traverse que certains avaient déjà commencé à arpenter, sans doute pour les mêmes raisons qu'eux. Une fois certains que tout le groupe était présent, ils s'engouffrèrent dans le passage obscur, tout juste éclairé par les quelques rayons solaires qui teintaient encore le ciel.

Dans ces espaces étroits, Odia put marcher en tenant sa main en contact avec un mur, ce qui renforçait son équilibre et lui permettait de marcher un peu plus vite qu'elle l'aurait cru possible, quelques minutes seulement auparavant. Le réel avait toujours cette texture feutrée, comme si tout autour d'elle, de la pierre des pavés jusqu'à l'air qui pénétrait dans ses poumons, étaient devenus d'une certaine manière élastiques, et elle sentait que, si sa main quittait ne serait-ce qu'un instant le mur, le monde tout entier tourbillonnerait et la ferait chavirer. Aussi se concentra-t-elle pour que jamais le contact ne se rompît, plissant des yeux pour tenter de mieux discerner les formes vagues de Givot Pla et Pavel Tel qui se trouvaient devant elle, tentant autant que possible de sentir Heide Ilin, Fin Gae et Olida Ter derrière elle au travers des rares sons qu'elle parvenait à entendre d'elles, attentive au moindre changement de luminosité qui parfois jaillissait devant elle, preuve qu'un chemin perpendiculaire s'ouvrait à cet endroit et qu'elle allait devoir, sans que quiconque ne s'aperçoive de la précarité de son état, combler ces quelques mètres aussi prestement que les précédents.

Après près d'une centaine de mètres dans ce chemin à la lumière quasi inexistante, ils remarquèrent que la brique des murs avait cédé la place à une pierre de calcaire, signe qu'ils pénétraient à présent dans un nouveau quartier d'Ibael-Bourg. Le chemin aboutit à une rue plus large, plus populeuse également, sur les flancs de laquelle des lampadaires délivraient une lumière pauvre qui venait éclairer des lieux connus qui leur semblaient à présent étrangers, des boutiques dont les devantures intouchées renforçaient leur malaise par le décalage qu'elles produisaient. Quelques heures auparavant, des gens s'étaient trouvés devant ces magasins, avaient discuté de ce qu'ils contenaient avec leur propriétaire qui les conseillaient, les influençaient, les convainquaient ou peut-être échouaient à acheter ce qu'ils avaient à vendre, comme ils l'avaient fait la veille et pensaient le faire le lendemain. Ils avaient quitté leur échoppe comme ils l'avaient toujours fait et étaient rentrés chez eux en espérant que le lendemain serait peut-être meilleur qu'aujourd'hui. Mais cela ne se produirait pas. Cela ne se produirait peut-être jamais plus pour ces gens. Car la guerre était sur eux. Une guerre qui n'avait pas été annoncée. Une guerre pour laquelle ils ne s'étaient pas préparés, si une telle chose était possible.